

LES FONTAINES

Source ou fontaine ? Question de vocabulaire ou question de nature ? Posons-la autrement : quand une source devient-elle une fontaine ? Quand la chose devient-elle un élément du petit patrimoine bâti ? La réponse est dans la question. Une source est un endroit où de l'eau commence à sourdre, donnant naissance à un cours d'eau grand ou petit, ru, rivière ou fleuve. Dès que la main de l'homme intervient, entassant pierre sur pierre, soit en maçonnant, soit, malgré le paradoxe, à pierre sèche, on parle de fontaine.

Dans le Périgord, c'est par milliers que l'on compte les toponymes faisant référence aux fontaines, mais peut-être, plus exactement, aux sources. Peu importe ; une telle profusion, générale, est la manifestation de l'empreinte, qu'à l'instar du feu, l'eau qui sort de terre a laissée dans le subconscient des humains. À ce sujet, le grand folkloriste Paul Sébillot, écrivait dans les premières années du XX^e siècle, (cité par E. Mozzani, dans *Le Livre des Superstitions*, coll. Bouquins, Éd. R. Laffont, 1995) : « *Aucune des forces de la nature n'est l'objet de croyances aussi variées, d'observances plus nombreuses. Le peuple est encore persuadé que beaucoup de sources peuvent exercer une réelle influence sur les éléments, sur la destinée et les affections des êtres, sur la santé ou la maladie des hommes et des animaux.* »

Le paganisme avait, dans l'Antiquité, attaché à chaque fontaine un dieu, une déesse, un génie protecteur. Le catholicisme récupéra ce culte en se contentant de le détourner de son objet, remplaçant par ses saints les dieux et déesses des peuples antiques. On compte, dans le Périgord, une centaine de saints protecteurs exerçant leurs bienfaits, par le truchement de leurs eaux, à environ deux cents fontaines (on peut consulter à ce sujet : 1-Georges Rocal, *Le vieux Périgord*, nombreuses éditions et 2-Bernadette Darchen, *Fontaines sacrées en Périgord*, P.L.B. éditeur, 1988, rééd. 2001).

Mais les fontaines sacrées (on les reconnaît à la présence d'une croix sommitale ou d'une niche contenant la statue du saint) ne sont pas les plus nombreuses ; l'utilité principale d'une fontaine est en effet de fournir de l'eau pour la consommation et les usages domestiques, le surplus pouvant alimenter un lavoir ou un abreuvoir. Une fontaine doit donc être bâtie de manière à faciliter le puisage et à éviter la souillure des eaux. C'est pour cela qu'on y a aménagé un bassin de rétention, d'une contenance plus ou moins grande, dans lequel un puise, soit directement, soit grâce à une pompe, la solution adoptée dépendant surtout de la situation de la source et de la nature du terrain.

On peut ainsi distinguer (voir *Patrimoine de pays en Périgord*, brochure éditée par le C.A.U.E. en 2000) :

1)-les fontaines intégrées

On les appelle ainsi parce qu'elles sont une partie intégrante du ressaut rocheux au pied duquel la source sourd. Elles sont ou non munies d'un margelle ou d'un appui pour poser le seau, éventuellement d'une porte. Elles sont parfois d'une construction très rudimentaire.

2)-les fontaines bâties sur un terrain libre

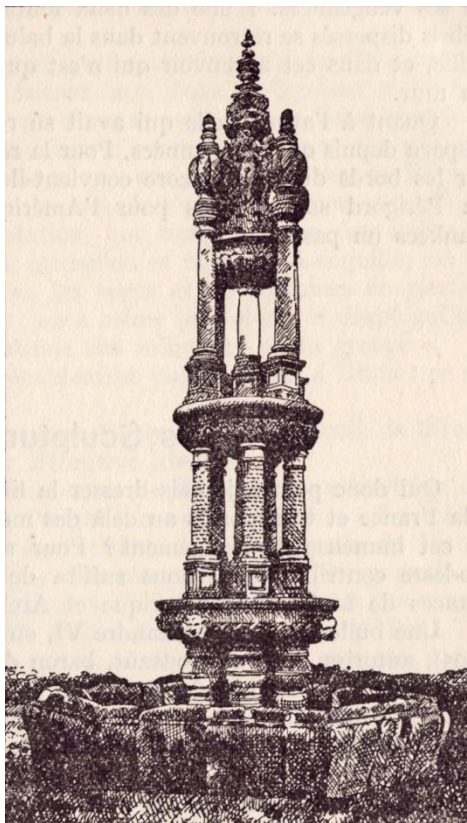
On les trouve dans les bois, dans les champs, derrière une église, sur une place publique, au bord d'un chemin, dans la cour d'une ferme ou d'un château, bref un peu partout. Elles sont couvertes d'une dalle en béton, de dalles en pierre, de lauzes, de tuiles. La présence d'une porte n'est pas générale. Le trop plein est évacué, soit par un tuyau, soit par une échancrure de l'appui.

3)-les fontaines monumentales

Ce sont, soit des fontaines publiques qui font l'orgueil de la cité, soit, plus rarement celui d'un château. Ces édifices relèvent davantage de l'architecture et de la sculpture que de la maçonnerie ; s'y

manifeste de la manière la plus éclatante l'imagination et le talent du constructeur. Elle sont aujourd'hui alimentées par les eaux souterraines du réseau d'adduction.

On trouvera dans ces pages, au fur et à mesure de la progression des travaux, toutes les fontaines existantes du Périgord. Seront absentes évidemment toutes celles qui, pour des raisons diverses, ont été détruites. Détruites ou déplacées. À ce propos, nous ne pouvons pas passer sous silence la plus célèbre d'entre elles, sinon celle qui a fait couler le plus d'encre et suscite encore les regrets les plus vifs des Périgourdiens. Nous voulons citer la fontaine du château de Sauvebœuf (commune d'Aubas).



Dans le deuxième quart du XVII^e siècle, Richelieu fit raser le château de Sauvebœuf en représailles contre l'attitude de son propriétaire, Jean de Ferrières, entré, sans doute à l'instigation de la reine, dans l'opposition au cardinal. Les démolisseurs épargnèrent deux fontaines. L'une s'écroula au XIX^e siècle, laissant çà et là de rares épaves encore reconnaissables. L'autre subsista jusqu'en 1927. On la croyait, à tort, de Jean Goujon. Son ancienneté et sa qualité avaient entraîné la prise de mesures conservatoires par les Monuments Historiques (inscription par arrêté du 15 novembre 1926 ; arrêté de protection du 26 octobre 1927). Cette fontaine fut donc bien périgourdine pendant trois siècles. Mais, chose surprenante, entre les dates des deux arrêtés susmentionnés, elle fut démontée, transportée puis reconstruite au château de la Roche, à Clairac (Lot-et-Garonne) où on peut la voir encore de nos jours.

Nous empruntons description et illustration à Jean Maubourguet, *Chose et Gens du Périgord*, Paris, 1941 :

« À la base est un bassin hexagonal. Au centre de ce bassin, cinq fortes colonnes, sculptées comme les menuiseries du temps de Henri IV et disposées en cercle autour d'une sixième, portent une vasque à godrons d'où l'eau s'écoule par les bouches de quatre têtes de faunes. De cette vasque s'élèvent six colonnes disposées comme les précédentes et, comme elles, porteuses d'une seconde vasque, plus petite que la première. Posées sur des piédestaux rectangulaires à panneaux moulurés, elles se terminent, au sommet de leurs fûts imbriqués, par des chapiteaux ronds. Au troisième étage, une seule colonne centrale – par où, depuis la base, monte l'eau – soutient la vasque supérieure, que se bornent à enserrer, au-dessous de leurs chapiteaux, quatre colonnes lisses, renflées d'abord, puis de plus en plus minces. Le couronnement est des plus curieux. Les quatre chapiteaux supérieurs s'épanouissent en volutes, sur quoi viennent s'appuyer les piédouches de quatre pots-à-feu surmontés de bobéchons cylindriques. La vasque contient en son milieu un rocher sur lequel deux hommes nus et deux sirènes ailées sont adossés par couples, fort occupés à rejeter l'eau... par les moyens les plus divers et, il faut bien en convenir, les moins inattendus. Un dé à pinacle carré les recouvre et termine la pyramide par un fleuron ; sur l'une de ses faces, délicatement décorées, on lit la date de 1610. »